Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 11

Artikel: Où est l'estomac ?
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187639

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Agents de police.

Ainsi que vous l'aurez sans doute lu la semaine dernière, dans les différents journaux de notre ville, un de nos agents de police, rentrant le matin d'une longue ronde de nuit, faite par un froid très vif, tomba frappé de congestion cérébrale, à la porte même du poste.

Sans vouloir attribuer ce triste évènement au seul fait du service pénible fait la nuit précédente par ce brave père de famille, on ne peut s'empêcher de supposer cependant, qu'un froid de pieds prolongé puisse avoir hâté ce dénouement chez un homme d'une constitution sanguine.

En lisant cette triste nouvelle, je me disais, qu'en général et plus spécialement à Lausanne, on a une tendance par trop marquée à être injuste envers la police. A entendre certaines personnes, il semblerait vraiment que ces pauvres agents n'ont autre chose à faire qu'à se chauffer les pieds au poste, ou à mettre en contravention « les femmes qui lavent aux fontaines » ou « les gamins qui se lugent ».

Rentrez en vous-mêmes, bonnes gens, et dites-vous bien, que ce n'est pas en remplissant les pacifiques et agréables fonctions ci-dessus, que le pauvre diable de l'autre jour a attrapé sa congestion. A ce moment-là, vous étiez au fond de votre lit, les couvertures soigneusement ramenées sur le nez, et lui, s'en allait seul et peut-être déjà souffrant, à travers les rues désertes et les routes obscures veillant sur ce bon sommeil auquel vous tenez tant.

Certes, je ne veux pas ici poser nos agents de police en martyrs, et peut être même sont-ils plus heureux que tant d'autres travailleurs, mais il me semble qu'ils ont, eux aussi, un peu droit au respect et à la sympathie de la population.

Que ceux de mes lecteurs qui, rentrant en chantonnant d'un bal ou d'un fin souper, l'estomac convenablement lesté et la tête remplie d'idées couleur de rose, ont rencontré l'agent de planton, battant la semelle et les regardant passer avec l'œil terne de l'homme fatigué, réfléchissent et se disent si je n'ai pas raison.

Ou que ceux qui, ayant fait leur service militaire, se souviennent avec effroi de l'interminable longueur des deux heures règlementaires de faction, se rendent compte de ce que doit être une demi-nuit passée dans ces conditions, et me prouvent ensuite que j'ai tort de ne pas considérer la profession d'agent de police comme le dernier mot du bonheur ici-bas.

Quant à vous, ô bonnes gens, qui dormez d'un sommeil tranquille après avoir tonné dans la journée, contre « ces paresseux d'agents » songez bien que vous le leur devez en grande partie, ce bon sommeil !

Et, croyez le, ce n'est pas toujours chose facile que de mettre un terme aux confidences tardives et bruyantes des ivrognes, aux « *on est amis, hein !* » partis du fond du cœur, ou encore aux choraux nocturnes de la jeunesse, musique de l'avenir, souvent aussi peu harmonieuse que difficile à faire cesser.

Puis, à part ces bagatelles du métier, les batteries, les rixes à apaiser, les voleurs à pincer, les incendies à prévenir. Ne comptez-vous donc tout cela pour rien ?

Dormez, dormez en paix, braves bourgeois, l'agent de police veille sur votre sommeil et vos propriétés, et vous rend en bien tout le mal que vous avez dit de lui dans la journée !

S'il en est encore d'entre vous cependant, auxquels les agents de police semblent toujours les plus heureux mortels de ce monde, qu'ils songent au malheureux de l'autre jour, et qu'ils ménagent, à l'avenir, ces modestes fonctionnaires dans leurs appréciations. Ce sera, je crois, faire acte de justice.

BLACK.

Où est l'estomac ?

Nul organe n'est plus souvent nommé et si peu connu que l'estomac. Que d'erreurs monstrueuses à son sujet, que de confusions !

Quest-ce donc que l'estomac ?...

Si vous posez cette question à quelque fort et vaillant ouvrier, il se donnera un grand coup de poing sur le sternum, c'est-à-dire sur l'os qui est en avant de la poitrine ; le coup fera résonner l'air des poumons qui sont dans cette poitrine et il s'écriera d'un air satisfait : « *Voilà l'estomac, et je vous promets qu'il est solide.* » Puis, se frappant une seconde fois, il ajoutera : *Entendez-vous comme ça sonne, hein ? Avec un estomac comme ça, on va jusqu'à cent ans !*

Eh bien, cet ouvrier a commis, en s'exprimant ainsi, l'erreur la plus commune ; il a pris, comme tant de gens, la poitrine où logent le cœur et les poumons, pour l'*estomac*, qui est logé bien au-dessous et dans le ventre.

Demandez à cet individu qui tousse à côté de vous, qui expectore, qui a la voix prise et le nez enchifrené, qui, enfin, est atteint de bronchite simple ; demandez-lui d'où il souffre ? Lui aussi va passer sa main sur le sternum, en vous disant : « *J'ai attrapé un gros rhume ; je n'en puis plus ; j'ai l'estomac en compôte.* »

Interrogeons maintenant une personne qui souffre réellement de l'estomac, qui a des nausées ou des aigreurs ; demandons-lui ce qu'elle éprouve. Elle vous dira : « *Je souffre, j'ai mal au cœur, j'ai le cœur sur les lèvres, le cœur me pèse.* » Eh bien, notre malade a commis l'erreur inverse ; il a appelé *cœur* son *estomac*. Et pourtant cela ne se ressemble guère ! Le cœur, cet organe admirable, qui a pour mission de faire circuler le sang, est en haut, dans la poitrine, derrière le sternum et au-dessus de la cloison qui sépare le ventre de la poitrine et qu'on nomme *diaphragme*, — tandis que l'estomac est une grosse poche, qui reçoit tout ce que nous avalons, située au haut du ventre, à gauche, au-dessous du cœur, dont elle est séparée par le diaphragme.

C'est donc une erreur de croire que l'estomac correspond à cette région du corps qu'on nomme *creux de l'estomac*, immédiatement au-dessous du sternum. Il faut dire cependant qu'une partie de ce viscère, celle qui correspond à l'intestin, qui lui fait suite, arrive jusque là. Or, on souffre souvent de cette partie de l'estomac, quand celui-ci se contracte sous l'influence d'un spasme, lorsqu'on éprouve ce que le public, qui cette fois a l'expression juste, appelle *crampe d'estomac*.

Les dimensions de l'estomac varient évidemment

suivant qu'il est vide ou plein. Vide, il contiendrait les deux poings; plein, il contiendrait une grosse tête d'adulte et peut-être davantage. Dans l'état de santé, il est extrêmement accommodant et se laisse distendre avec une véritable bonhomie; les gros mangeurs qui nous étonnent par la quantité d'aliments et de boisson qu'ils ingurgitent, en sont un exemple saisissant.

Fifelon et la Rosine.

L'est onna vretablia pedi po 'na pourra fenna quand l'a on hommo que bâi, et faut pas étrè mau l'ébayâi se clliâo pernettès sont grindzès cauquiè iadzo, kâ n'est pas tant ézi dè corredzi on soulon, et totès lè fennès ne pâovont pas férè coumeint la Rosine à Fifelon.

Fifelon ne sè réduisâi jamé dévant qu'on lo mettè frou, quand l'allâvè âo cabaret, et quand l'arrevâvè à l'hotô, dè bio savâi que la Rosine, sa fenna, ne lâi débotenâvè pas sè diétons po lâi àidi à sè déveti, mâ que le l'einsurtâvè ein lo traiteint pe bas què terra, et vo sédè: quoui repond, appond, et se Fifelon repondâi on mot, la Rosine lâi ein débliottâvè âo mein quatro chapitres dè plie, sein comptâ lè réflexions.

Onna né que Fifelon s'ein allâvè drumi, après avâi quartettâ, c'étâi quasu la miné; sa fenna, que n'avâi rein pu taboussi du que l'étâi saillâi, et que lo vâi reveni ein trabetseint, recoumeincè la niése ein lo disputeint bin adrâi.

— Ah! l'est adé lo mémo comerce, se fâ Fifelon. Eh bin, se te ne tè câisè pas, vé mè niyi.

Et Fifelon, qu'avâi on poâi que n'avâi min dè pompa, fâ état dè sè fourrâ dedein, ein poseint lo pî su 'na cota qu'étâi ein travai, pè lo coutset, et dit à la Rosine: Ora, accuta, se te ne clliou pas lo mor, mè fotto avau.

Ma fâi, dévant que la Rosine aussè pi pu peinsâ à cein que desâi, lo pî à Fifelon tsequà, et *piaf!* lo vouaiquie avau, que cein fe onna tricliâïe dâo diablio, et que Fifelon sè trovà dein l'édhie tant qu'âo cou et que sè mette à criâ âo séco.

La Rosine, qu'étâi dein lo fond onna bouna fenna, tracè ein béguina et ein gredon âo séco dè se n'hommo, et le preind vito la seille po la fourrâ avau. Vo z'é dza de que cé poâi n'avâi min dè pompa; adon, po avâi de l'édhie, faillâi onna seille qu'avâi on bâton passâ dein lè duè manoliès et onna granta corda que tegnâi âo bâton, et la faillâi décheindrè âo fond dâo poâi ein laisseint ludzi la corda tant quiè qu'on oïessâi borbottâ, et quand on cheintâi que cein vegnâi pésant, on reterivè amont la seille qu'étâi plieinna.

La Rosine fe don décheindrè la seille po que Fifelon sè pouéssè racrotsi à la corda, et ein sè cotteint dâi pî contrè lo mouret, tandi que la Rosine terivè la corda, ye remontâvè tot balameint; mâ à tot momeint la Rosine s'arretâvè po lâi férè promettrè dè ne rein mé sè soulâ, ein lo menaçeint dè lo referè vouaffâ se ne promettâi pas. Ma fâi, lo pourro diablio, qu'avâi couâite dè se sailli dè per lé dedein, desâi tot cein qu'on volliâvè et promette tot, aprés quiet la Rosine lo raveintà tot dè bon.

Ora, coumeint cein va te du adon? Ne sé pas; mâ, dein ti lè cas, se tint pi la mâiti dè cein que l'a promet, la Rosine pâo s'estimâ benhirâosa.

Hector et Achille.

II

Avant de se coucher, Adolphine se mit à son guéridon.

« Mes chères amies,

Est-il possible que vous soyez devenues mauvaises au point d'avoir des secrets sérieux pour votre Adolphine? Vous m'annoncerez une grande nouvelle! mais pourquoi ne pas me la dire tout de suite? Toute la nuit, je vais rêver de vous en formant les suppositions les plus bizarres. Etes-vous méchantes de me faire languir ainsi!

» Vous vous plaignez de mon silence? Ah! mes chéries, quand vous saurez à quels soins, à quels devoirs entraîne le mariage, vous comprendrez et vous excuserez mon apparente indifférence. Il n'est pas de jour où je ne parle de vous avec mon Albert, qui vous aime comme deux bonnes petites sœurs. Mais écrire! le temps me manque absolument.

» Après notre voyage de noces, à Nice, à Gênes et à Milan, il a fallu s'occuper de notre ameublement, faire nos visites, recevoir une centaine de personnes que nous avions été voir.

Depuis trois mois, nous sommes sans cesse hors de chez nous. Cette soirée est la seule que nous passions au logis, et je vous en consacre la meilleure partie. Ne suis-je pas une aimable petite sœur, et m'en voulez-vous encore, dites?

» Mon seigneur et maître m'appelle, il est dix heures. Un bon baiser, mes mignonnes bien-aimées, et de la part de mon mari une cordiale poignée de mains.

» J'attends votre lettre avec la plus vive impatience.

» A vous de cœur et pour toujours.

» ADOLPHINE. »

Le retour du courrier apporta fidèlement la réponse promise. Elle était ainsi conçue:

« Ma chérie,

« Votre promptitude nous a touchées et nous ne voulons pas nous demander si nous la devons à un sincère regret de votre conduite passée ou à une certaine dose de curiosité, que nous vous permettons bien, du reste, et pour cause... Quelle vie agitée mènent donc les dames! Permettez-nous de vous dire que ce n'est pas celle que nous rêvons: un joli petit intérieur calme et tranquille; de longues promenades à la campagne, le plus loin possible du monde; de bonnes soirées passées en tête-à-tête à causer ou à travailler au coin du feu...

Sapristi, interrompit la Bernardière, cela ferait bien l'affaire de Rocherond et de Langenais, qui ne soupirent, eux aussi, qu'après les joies paisibles du foyer.

» Voilà, continua Adolphine, l'idéal dont nous nous berçons et que nous espérons trouver lorsque nous serons mesdames P... d'A...

— Ah! diable!

— Les petites pestes! observa Adolphine, elles entrent dans la noblesse. Albert, pourquoi ne prendriez-vous pas le *de*? Vous avez un nom qui prête si bien! et d'ailleurs, vous le pouvez!

— Peuh! euh! nous verrons plus tard... si je deviens jamais ambassadeur, je fouillerai mes vieux papiers et je ferai valoir mes titres.

» Comme vous, chère Adolphine, nous allons aussi entrer dans la grande confrérie: le jour n'est pas encore fixé, mais nous vous l'annoncerons en son temps, car nous vous voulons à notre mariage. Nous vous dirons seulement aujourd'hui que nous épousons deux frères jumeaux et que cet arrangement fera quatre heu-